

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hiver 1976
Un dégel qui annonce le printemps

André Dionne

Number 2, May 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, A. (1976). Hiver 1976 : un dégel qui annonce le printemps. *Lettres québécoises*, (2), 18–20.

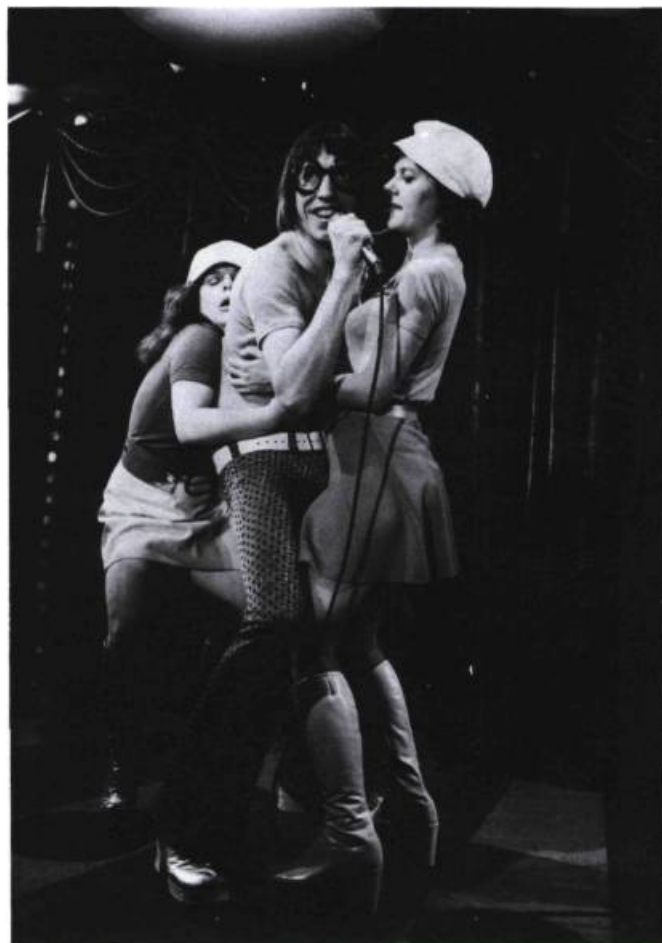
Hiver 1976

Un dégel qui annonce le printemps

D'un théâtre à l'autre, les fissures apparaissent; un certain système s'effondre. L'hiver se veut hier. Les auteurs façonnent l'évènement et l'avènement à partir d'une «mémoire» qui appelle la distance et la lucidité. La québécoisité se regarde regarder, se fait, se défait et se recrée au coeur même de ses mots (maux). D'un plaisir de dire, de jouir, de vivre, naît la parole authentique d'une libération.

Des affaires d'amour

Parti d'un grand clin d'oeil musical, *le Théâtre en Couleurs* se produit et se reproduit pour le Club Frank «Eros» Robidoux. Véritable incarnation de toutes les recettes sexuelles et amoureuses, chaque sketch de la soirée-rencontre animée par le président Frank «Eros» lui-même, nous amène au carrefour des croyances sex(t)uelles les plus farfelues et vraisemblables possibles. Sous le signe du théâtre théâtralisé, les faits et les tabous les plus quotidiens se colorent d'une atmosphère envoûtante. Le «hot-line» sexuel interprété par Léo Munger atteint l'équilibre fragile du rire étranglé tandis que le chanteur rock sexy prêche la délirante «santé par le sexe». Du déjà dit, du déjà fait drôlement transformé pour en venir à oublier tous les déjà entendus et vus des dernières années. Une fois de plus la distance nous fait cligner de l'oeil. L'envers d'une prenante réalité s'exorcise sous nos sens. Robidoux s'avère un brillant homme d'affaires du mot «amour» et des maux capitalistes et impérialistes qui l'accompagnent.



«Le Sexe, c'est la santé La Santé par le sexe»

Léo Munger, Normand Chouinard et Marie-Hélène Gagnon du Club Frank «Eros» Robidoux au théâtre d'aujourd'hui.

Au «septième ciel»

«C'est donc vrai qu'il y a des femmes de vingt ans qui se mettent à penser?» Elle le dit comme dans un rêve, un peu partie... pour la libération, vers «quelque chose en couleur et en deux dimensions, pour tenir le coup... un petit moment». Comme au théâtre. Une histoire de hasard, de coin de rue, de «tourist room». Ils sont ensemble. Elle est étudiante, il est professeur. Et après l'amour... que font-ils? François Beaulieu, l'auteur de cette pièce, nous rappelle que nous sommes à la première étape d'une transformation et que le «septième ciel» est peut-être loin. Au fond, elle et lui — et pourquoi pas l'autre — n'y croient plus à ce lieu, à cet état d'au-delà de la rencontre.



Carole Chatel et Daniel Simard, dans «Septième ciel» de François Beaulieu, au Théâtre du Nouveau Monde.

Le quotidien et la nudité ne créent pas le paradis terrestre. Nos deux tourteraux de passage le savent déjà. Leur discussion, toute acclimatée au décor morbide d'un lupanar d'occasion, nous amène au coeur d'une solitude sans âge ni raison. Leur humour n'a d'égal que leur lucidité. Derrière un jeu subtil, le souvenir d'un rêve optimiste se montre cinglant. Elle a vingt ans et elle porte déjà toute la condition féminine. Les questions essentielles sont posées. Les réponses sont peut-être dans Mandrake; «il n'essaie pas de (nous) faire prendre ses histoires pour des vérités de l'Évangile...». En tout cas, Beaulieu ne se prend pas pour une sorcière et il ne nous monte pas un bateau.

Jean-Louis Roux l'a compris et sa mise en scène donne à cette pièce toute la force voulue. Nous sommes loin du badinage des petits boulevards français. La preuve est maintenant faite, le théâtre-midi, ce n'est pas seulement une comédie.

Un aveu attendu

Il faut maintenant se demander pourquoi des pièces de qualité comme *Les Mûres de Pierre* de Sauvageau, ne suscitent pas l'intérêt des grosses compagnies (?). Écrite en 1967, cette pièce ne fut présentée que récemment au Centre d'Essai de l'Université de Montréal par la troupe «Les Pichous» (formée des jeunes finissants de l'École Nationale et du Conservatoire). *Wouf, Wouf* du même auteur avait déjà eu droit à quelques représentations (presque clandestines, à minuit) à la Nouvelle Compagnie Théâtrale. André Montmorency en faisait une brillante adaptation avec des moyens très limités. Cette fois, c'est Gilbert Lepage qui continue l'apostolat en montant *Les Mûres de Pierre*.

De par sa thématique terrienne et sa langue campagnarde, cette pièce rappelle *Le Temps d'une vie* de Roland Lepage, mais sa composition y est antérieure. Pierre Tremblay, le héros de ce drame, transgresse la

tradition familiale et décide d'aller construire sa demeure dans le champ de mûres et de la source maudite. Il n'a pas la patience d'attendre son droit d'aïnesse. Il coupe son cordon ombilical et il essaie de se façonner un présent habitable. Cette audace nous donne droit pour la première fois dans le théâtre québécois à une déclaration d'amour d'une mère envers son fils. Une scène remarquable. Véronique Tremblay, mère à l'agonie, entre dans un délire fascinant. Sous l'oeil de Jeanne d'Arc Lafleur, la fiancée de son fils, elle commence à mettre la table pour le retour de Pierre. Elle transforme sa nappe de dentelle en robe de mariée et elle avoue aimer son fils «comme une femme aime un homme». Enfin, le maternalisme se dévoile. La mère sera donc enterrée, suivant ses volontés dans les champs de mûres (murs). L'entêtement de Pierre aura certainement contribué à faire sauter les barrières et les tabous des générations. La mère et le fils deviennent la semence d'un temps nouveau où il est désormais possible de transgresser les lois et les interdits d'un pouvoir conservateur et abusif. Les murs sont abolis.

La mise en scène de Gilbert Lepage utilise heureusement le décor (toile de fond de courtes-pointes, transparentes à certains moments) pour renouer les liens d'un passé récent et d'un avenir possible. Pierre et Jeanne d'Arc (chaque couple joué par six comédiens différents) nous annoncent un temps et un espace nouveau à construire. Impossible de s'y dérober: «La terre est là, pis on est là pour la terre», aussi bien essayer de l'habiter pendant qu'on peut encore («entendre) les rayons de soleil jaser avec le craquement de la berceuse». Le vieillissement et la routine arrivent souvent trop tôt. «À force d'avoir d'la corne aux mains, on en vient à en avoir aussi sur les paupières» nous dit le père Thomas Tremblay. Le temps est sans doute venu de distinguer l'essentiel du nécessaire.

Presque un remords

Quand il nous reste *Rien que la mémoire* (c'est le titre de la dernière pièce de Michel Garneau) pour passe-temps et que notre univers se concentre sur une chaise bercante, nous sommes prêts pour le foyer de vieillards. Michel Garneau nous y fait pénétrer d'une façon subtile. Même s'il aborde encore les problèmes de cul (cette fois, c'est la mémoire qui bande), la structure de sa pièce dépasse l'anecdote. Notre passé se résume-t-il encore à quelques faits divers lus dans les journaux jaunes, tels Allô-Police et Echo-Vedettes, ou entendus dans un radio-télé-roman-savon?

En tout cas, «on s'ennuie pas. On peut se compter chanceux. Y nous arrive rien.» clament les vieillards en se berçant. Un vrai refrain anti-inflation. Un seul parmi eux regrette sa jeunesse de «vierges folles». Il n'a pas assez fourré dans sa vie et c'est peut-être pour ça qu'on lui a fait l'inverse. Au fond, nous souffrons de sénilité précoce. Nous nous souvenons, mais de quoi?



Jean-Claude Germain
(Théâtre d'Aujourd'hui)

Je m'oublie

Comme nous le dit Jean-Claude Germain dans sa dernière pièce, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, nous avons fait de «l'agonie, une spécialité nationale.» Nous nous contentons encore trop souvent de la traditionnelle promotion de «porte-paquets» après avoir été de dociles «porteurs d'eau». Qui sommes-nous? Faisons-nous partie de la légende ou de l'anecdote. Germain essaie de répondre par des sketches d'hiver et des tableaux d'histoire.

«Tantôt coureur de bois, tantôt habitant, découvreur, politicien, bérêt blanc, général des troupes du roy, curé de paroisse ou monsignor, Louis Cyr ou Maurice Richard, Petit Boire et Surprenant évoquent sous nos yeux toute la galerie des originaux dépareillés qui sans «trop s'en rendre compte» se firent un pays dans une «province», une langue dans un «patois» et une culture dans un «folklore.»

Des thèmes déjà abordés, mais la touche originale de Germain assure à cette pièce un succès certain. Là, où les sketches sont faibles, l'habile mise en scène de l'auteur supplée. Bref, une «gigue épique» qui nous apprend que nous serons «le souvenir de (notre) légende.»

Le pays nous a façonnés tout comme l'hiver et ce, malgré les devises, les sornettes et les bondieuseries. Au fait, c'est peut-être encore pour nous le temps de rire et de s'amuser, de réfléchir et de s'intérioriser. Notre québécoisité ne se réalisera que de cette manière.

André Dionne